

... du Président

Du rire dans tous ses éclats ...

"Nos conversations n'ont pas de prix.

Elles sont un jeu pour nous.

Il ne peut y avoir de public, ce sont des schémas."

Maurice Fourré à Colette Audry

18 septembre 1951

La connivence et la joie rayonnent de ce couple d'amants pittoresques : Maurice (1876-1959), septuagénaire provincial presque inconnu, d'esprit juvénile et fantasque; Colette (1906-1990), pétulante quadragénaire, figure du Tout-Paris littéraire et artistique. Trente ans d'écart les unissent pour un voyage sentimental à la hauteur de leurs imaginaires. Un rêveur et un professeur. Certes, tous deux romanciers, désormais. Natif des pays de Loire, native de Provence : vin rosé demi-sec d'Anjou, complice du petit canard à l'Orange (où elle est née.) La plaisanterie érudite ponctue toutes leurs rencontres ; ils font plaisir à voir. À voir, c'est bien ça, tant les "fusées" restituées par Colette sont vivantes et spontanées. Ils se comprennent à demi-mot dans ce jeu à qui perd gagne où le clin d'œil suffit à déclencher le rire ou la réflexion fine dans une confiance réciproque :

"Mon petit lion, tu as été chic avec moi. Je peux baisser toutes mes armes, je sais qu'on ne me fera pas de mal."

L'amour courtois, badin, physique, amical. À la fois l'engagement et la distanciation de soi. La tendresse attentive.

C'est ainsi que je les imagine à la lecture de ce précieux et nouveau témoignage de leurs relations amoureuses : une révélation communiquée par Yvon Le Baut, déjà auteur de la belle étude *Les romans-poèmes d'un irrégulier : Maurice Fourré (1876-1959)*, parue dans *Fleur de Lune* en 2001 et 2002, et que nous remercions encore.

Ces gerbes mériteraient que l'on en décompose les radiations comme la pluie sous le soleil engendre l'arc-en-ciel. Proclamatoires, réflexives, interrogatives ou allusives pour beaucoup, elles nous invitent à randonner sur les allées du jardin d'Épicure de Maurice Fourré, à en frôler les fleurs et les ronces. D'autres, pensées plus énigmatiques, suspendues, ne connaîtront jamais l'apaisement du divan.

Mais la deuxième gerbe (et je m'en tiendrai là) est un vrai bonheur des cinq sens. Cinq de ses maîtres cités (spontanément peut-être dans sa conversation), nous conduisent dans sa bibliothèque, mais aussi nous déploient l'éventail de quatre siècles

d'histoire littéraire. Quels sont les phares de Maurice ?

Shakespeare est le phénix du XVIème siècle, et peut-être de toute la chrétienté par ironie du sort fait à un quasi-athée tant libre est sa parole. Excusez du peu dire : astre absolu du jour et de la nuit, qui songerait sérieusement à s'en affranchir ? Choix essentiel et banal ! (ou absence de choix).

Boileau, au XVIIème, assigne-t-il le classicisme à résidence ? C'est une surprise de taille que m'a faite ici feu Colette Audry en notant que *Le Lutrin* pour Maurice est une "coupure ... de qualité". En effet, la recherche d'un âge d'or mythique, la défiance envers la modernité corrompue (?), la satire morale et poétique où la forme devient sens par une adéquation du style à l'idée et au sentiment, tout cela présente une sacrée ressemblance avec les préoccupations de notre homme. Mais Maurice n'était pas de nature à se laisser incarcérer dans la règle des trois unités de temps, de lieu, d'action. S'il s'y conforme scrupuleusement dans *La Marraine du sel* (roman très rapidement écrit), il jongle avec et fait le mur dans le *Rose-Hôtel*, par exemple quand Gouverneur évoque son enfance.

Molière n'est pas cité, mais hante le *Rose-Hôtel*.

Laclous, le fascinant athlète du *Traité du Mal* (du Mâle) au XVIIIème, au style rigoureux, précieux, minutieux, insurpassable, aux analyses psychologiques géniales, étendra ses griffes, certes époinçées, jusqu'à Beau-Désir, Basilic et même Hermina Gouverneur, exutoire de douleur, et Maurice-Déodat le mortifère.

"Nerval, c'est un style de déambulation rêveuse et nocturne."

Et c'est, au XIXème, un poète obscur et d'infortune littéraire comme son émule Fourré au XXème siècle. Lequel lui aura pris la recherche de l'enfance, la quête d'identité, et le thème nouveau du double, surtout, où le rêve et le songe s'imposent comme une seconde vie réelle et mystérieuse, et où le décryptage des cauchemars et fantasmes s'ouvre sur une poésie du désir.

Enfin, Stevenson appareille pour le voyage sublimé et le réalisme fantastique où la recherche inquiète de soi, encore, oscille entre l'analyse des pulsions et le sens des valeurs symboliques :

"Je suis né à Nantes, quai de la Fosse, devant la belle courbe du fleuve où les voiliers, qui remontaient la Loire maritime débarquaient, au retour des Antilles, du sucre et des nègres."

Je tiens cette ellipse stylistique, une des plus belles phrases de Fourré, mais non forcément la plus significative de tout son art, je vous l'accorde, comme très représentative du grand classicisme évoqué ci-dessus, mâtiné de baroque et de romantisme et, en farfouillant autour et dedans, révélatrice d'une civilisation (mais oui) et du raffinement de l'animal humain soucieux de se décrypter, où la grâce affronte le masque, quelque chose comme un "Embarquement pour Cythère".

Mais Maurice ne se prenait peut-être pas assez au sérieux, malgré un certain orgueil

avoué. Et, dans les lettres comme ailleurs, ça ne pardonne pas ...

Vous verrez que la grâce de Colette préside aussi à la belle nouvelle autobiographique de *Petit Cavalier* : c'est eux deux, bien sûr, pendant leur partie de campagne à Saumur, puis à Gouarec, à bord de la camionnette anonyme qui exista bel et bien.

Et en tant qu'amis-amants, comment ne pas s'entraider pour atteindre à la notoriété ? Chacun publiera des analyses critiques des œuvres de l'autre : en 1950, Colette analyse la *Nuit du Rose-Hôtel*, dans la revue sartrienne des *Temps Modernes*; plus tard, ce sera *Tête-de-Nègre*, dans *l'Express*. En 1956, dans *Le Courrier de l'Ouest*, Maurice rappelle les qualités de *Soledad*.

... aux larmes du trépas

Énigmatique, n'était-ce pas, aussi, l'apparence de Claude Grimbart, trésorier de notre association, et qui nous a quittés brutalement, en janvier 2004 ?

Je le connaissais peu et mal, n'ayant passé avec lui, en temps cumulé, que quelques courtes heures. Cependant, dans la vie réelle et la conversation, il opérait parfois quelques plongées dans le songe qui vous signifiaient la complexité de ses réflexions, au-delà des préoccupations quotidiennes. J'appréciais la réserve un peu hautaine et distante de cet homme secret, déjà éprouvé par la mort de sa femme, et dont la délicatesse de jugement tempérait sans doute, et sincèrement, une inquiétude, et une certaine exaspération indicibles. Professeur de lettres classiques et modernes, traducteur de Heidegger, il projetait de l'être de Rilke : aristocratique exigence du goût et de la distinction de l'esprit, très, très, très loin de l'esbroufe littéraire. Pédagogue actif et estimé, son domaine d'action varié s'étendait jusqu'au théâtre. Ses élèves le saluèrent très nombreux. Il avait aussi réuni des observations précises sur les coïncidences troublantes constatées entre l'intrigue de *La Marraine du sel* et les circonstances de sa vie privée, et s'apprêtait à les publier dans *Fleur de Lune*; c'est chose faite maintenant, où elles sont présentées par Jean-Pierre Guillon, avec qui il a partagé une amitié plus que trentenaire.

C'est donc peu dire à sa famille et à ses proches amis combien profonde et durable sera son empreinte dans notre mémoire, puisque ses écrits, au moins, perdurent.

PS L'abondance de matière nous oblige à reporter au numéro 11 de *Fleur de Lune* la publication des quatre lettres restantes de Maurice Fourré à Jean Paulhan.

Maurice Fourré/Colette Audry : feux croisés

C'est dans *Rien au-delà*, correspondance testamentaire avec un moine nommé François dont les lettres nous restent inconnues, que l'on approche au plus près du personnage Colette Audry.

J'eus moi-même la surprise de m'y retrouver à la parution du livre (Denoël, 1993). Un travail universitaire, en ces années 1988-89, m'avait conduit à la questionner par écrit sur ses anciennes relations avec M. Fourré – chose qu'elle fit au-delà même de mes attentes, comme on le lira dans cette livraison de *Fleur de Lune*. Mais, à ma grande surprise, elle y stigmatisait vivement auprès du religieux mon papier à lettres "*de mauvais goût*", et mon écriture, quelle jugeait "*étriquée, d'un homme accroché à lui-même et à ses habitudes*", ajoutant plus loin – ouf !- "*ce personnage frileux, que je ne peux m'empêcher d'imaginer sans générosité, me remercie dans chacune de ses lettres avec une vraie chaleur, fait toujours preuve de finesse dans ses appréciations sur mes envois. Cela touche à un point très sensible : une fois de plus je me retrouve face à moi-même*" (*Rien au-delà* p. 103-104).

Cette anecdote à ma charge donne je crois une assez bonne idée de ce que fut Colette Audry pour Maurice Fourré, et qu'il sut accueillir avec profit : un œil critique impitoyable- du moins à partir de *Tête-de-Nègre*, dont elle aurait inspiré le personnage de Jobic - une morale protestante de l'écriture face peut-être à certaines complaisances chez celui dont elle était sensible à "*la catholicité baroque*". Rudesse cévenole contre souplesse angevine. Deux cépages littéraires très éloignés pour le moins.

En décembre 1950, Maurice Fourré avait très certainement été ébloui par sa lecture critique du *Rose-Hôtel* pour *Les Temps Modernes* : de toutes les chroniques littéraires, celle qui allait le plus loin dans l'analyse et l'éloge (sa critique de *Tête-de-Nègre* dans *l'Express* en 1960 - que MF ne lut évidemment jamais - sera d'une acuité comparable). Il fallait rencontrer au plus vite cette intellectuelle qui, à son métier de professeur agrégée, ajoutait une collaboration active à des réalisations cinématographiques : ce fut chose faite par l'entremise de Michel Fourré-Cormeray, neveu de Maurice, directeur du Centre national de la Cinématographie et futur créateur du Festival de Cannes après avoir été préfet d'Angers à la Libération. C'est à l'hôtel Littré, autour d'une bonne table, que le haut fonctionnaire présenta donc le tout nouvel impétrant des Lettres à la critique si sagace, elle-même fille de préfet, et qui aurait sans doute à Paris

l'entregent nécessaire pour accélérer la reconnaissance du *Rose-Hôtel*...

Un vieil homme de 70 ans en fin de parcours, une femme qui en comptait 36 de moins. Un provincial désengagé et dilettante, une sartrienne très politisée et parisienne. Un surréaliste sans le savoir mais croyant encore à la figure de l'homme de Lettres face à un esprit très analytique et animé de désenchantement sartrien. Il y eut ce soir-là plus que des calculs éditoriaux, car Maurice Fourré était on le sait un commensal impayable: de la reconnaissance certainement, mais surtout une complicité joueuse, un goût commun pour épingler la duplicité des uns et des autres. À commencer par celle de leur intercesseur, l'auteur du *Rose-Hôtel* prenant pour C. Audry figure d'un double antérieur de son neveu. Celle-ci préparait en effet à l'époque une thèse sous la direction de Gaston Bachelard - son bel éloge du *Rose-Hôtel* a été publié par Audoin - ayant pour sujet la figure du double : on sait comment *Tête-de-Nègre* sera saturé de ce thème que Fourré portait aussi en lui.

Couple improbable comme on ne disait pas alors. Mais tout laisse à penser que c'est la cadette qui fut emportée par la vivacité d'esprit de l'aîné : elle pensait, je crois, observer à ses dépens un spécimen un peu folklorique, pénétrer le secret de fabrication de cet hapax littéraire (un *coup* de Breton ?) et faire tomber le masque . Après bien d'autres, elle tomba sous le charme. Derrière l'obséquiosité de circonstance chez celui qui veut percer, elle devina vite un être fascinant, un pur produit d'alambic du jardin de la France, sans arrière-goût.

Ce fut une étonnante complicité, amicale d'abord, amoureuse bientôt, mais en pointillés, lors des retrouvailles à Angers, des échappées belles en camionnette, celle de la quincaillerie familiale, vers le Saumurois ou la Bretagne profonde, que Colette redécouvrait avec bonheur. Échanges de tous ordres. Art de la fugue. Et dans le rôle de l'initiateur à l'art de bien vieillir, M. Maurice.

"*Le génie a une patrie, il a même un terroir comme le vin*", écrivait autrefois Diderot. C'est cet alliage inouï et inédit de provincialisme littéraire et d'universalisme de la vision que le lecteur des textes ici réunis est invité à goûter.

Yvon Le Baut

Lettre inédite de Colette Audry à Y. Le Baut (2.11.1988)

Cher Monsieur

J'ai travaillé pour vous, comme vous voyez . J'ai retrouvé les petits carnets où je notais ce que me disait MF. Et malheureusement beaucoup a dû tomber à mesure dans l'oubli. J'ai recopié à peu près tout ce qui le concerne et il me semble que ces pages portent trace du spectacle verbal assez extraordinaire qu'il m'a donné pendant ces années-là lors de nos rencontres à Angers ou de nos virées plus à l'ouest.

*Mais je suis toujours impatiente quand je copie, et je crains bien que beaucoup de traits ne demeurent pour vous énigmatiques. Vous n'aurez qu'à me dire ce qui vous demeure obscur (en recopiant les deux ou trois lignes) et j'éclairerai les circonstances toutes les fois que je pourrai. Je crois que j'ai à peine besoin de vous dire que la période correspond à celle où il écrivait *Tête-de-Nègre* (« j'écrirai sur la vieillesse » - tout ce qui tient à la mort- le voyage à Gouarec).*

Maintenant je vais prendre mon temps pour répondre autant que je le puis à vos deux questionnaires après réflexion.

*Vous pouvez garder les documents tout le temps qu'il vous conviendra. Non, je ne connais pas *Patte-de-Bois*, si vous avez une photocopie envoyez-la moi. Merci.*

Amicalement à vous.

Colette Audry.

Notes de Colette Audry sur Maurice Fourré

15 mai (1951 ?)

*(après le dîner au Français. Il s'agit d'un dîner au *Restaurant Français*, Place de l'Alma où Michel Fourré-Cormeray nous avait invités, son oncle et moi. Ils se sont donné la réplique, mais c'est surtout Maurice qui a parlé et lui seul que j'ai noté.)*

*Il faut que les coupures soient de qualité. Ses lectures : Shakespeare. Et les limpides : Stevenson, Nerval aussi, pour la fluidité, *Les Liaisons*, 3 ou 4 lettres, et *Le Lutrin*. Le discours français, le ronron. Un attrape-français.*

Je dis : - vous vous rendez compte quel plaisir incroyable : obliger Breton à poser des questions d'universitaire (où est l'auteur ? à Francisque Sarcey) . Quel luxe il s'est payé

Sans date

Histoire : Le porte-cigarette dans un gros paquet. Ma belle-sœur inquiète/ sa gauche, courroucée/sa droite. Des Action Française et des Huma, il y en avait plein la salle à manger.

Dans l'auto, je faisais un bruit de klaxon ; avec le coude. C'est-y bête, mon Dieu. C'était pour le dégourdir, il était un peu compassé.

L'angoisse. Rendre les autres fous – Breton a peur que ça lui éclate dans les mains. Il s'est noyé dans sa Nadja. Moi je suis plus viril. Je pénètre dans l'autre (Il a dit auparavant : s'enfoncer dans l'autre et faire la torpille. Rendre fous les autres.)

Moi j'explique aux surréalistes : il faut être poli. Un boa aussi, c'est inoffensif. On voit le boa. Jusqu'au moment où on est cravaté. Et un titigre, c'est tellement soyeux.

Kiki c'était une droguée retour des colonies. Uniquement un regard (il a parlé auparavant d'un sourire).

La religion c'est commode. Un garde-fou. J'ai accepté ça.

Je l'interroge/ la phrase/ l'orgueil : « ça c'est moi, Maurice Fourré » (avec un charmant redressement).

J'ai coupé les queues et j'ai laissé les chapitres se placer comme ils voulaient.

Ce qui importe, c'est la disposition (il me cite un poème sur les petits vieux), on met la chose en place, puis on repart/ un autre ton, et on télescope.

Je lui dis : et celui-là aussi vous l'avez fait comme ça ? – Ah non. Celui-là, c'est l'inspiration. Il a été donné d'un seul coup. Comme ça arrive quand on a beaucoup travaillé comme je vous dis.

Sur Hermina :

En somme, c'était la femme réduite à l'essentiel. Mme Rose, c'est le cœur.

Il parle à plusieurs reprises d'une expérience ratée (et de son retour en province). Il commandait un costume en se demandant si ça valait la peine...Alors comme ça ne venait pas, je m'y suis mis. Il parle de l'efficacité, me sort un exemple de la façon dont

il mène son succès. Il faut voir ce qu'il y a de gratuit, de pour le plaisir dans cette efficacité. Deviner ce qui arrivera. Les lignes de l'avenir.

Personne n'a dit que j'étais très intelligent.

J'ai toujours aimé le romanesque. (Et il cite Gouverneur).

Il avait dit au début : « cette Loire, je ne peux plus la voir ».

Michel : sa bibliothèque, c'est des livres pas coupés, avec tout ce qu'on a écrit dessus.

Le Croisic, c'est de la pierre, la dureté. Mais le plus pur. Pas de brume.

Une histoire qu'ils aimaient beaucoup à rappeler, Michel et lui. Il s'agit d'un industriel qu'ils connaissaient qui occupait un (petit ?) bureau en verre au milieu du bâtiment, d'où il pouvait tout surveiller (dans l'escalier ?).

Le fils entrouvre la porte : « Je te vois dans ta petite cage de verre ». Il monte l'escalier . Le père ne peut pas s'empêcher de lancer un regard, parce que ça l'agace. Et chaque fois le fils lance : « je te vois etc... ». Et tout en haut : « je te vois dans etc... »

Il demande des nouvelles de quelqu'un : « il a un furoncle à la fesse », dit Michel. – Je ne te le fais pas dire.

18 mai (je dîne avec lui au Littré)

Il me dit que j'ai dans les yeux une attention intense, « pour fixer le caméléon » .

Puis :

« j'ai une nature de chien ».

Ça vous a amusée le n° de l'Oncle et du neveu ? tu vas voir ton oncle de Paris ?

A propos de Serge Panine- qu'il a dû appeler Serge Canine. « Il ne faut pas plaisanter avec les gens de l'Est, ça rend les rapports difficiles ».

Me parle du « pinceau d' Ingres », s'agit-il de ma propre période de peinture ? (j'ai oublié.)

J'ai toutes les forces, je n'ai peur de rien ni de personne. Et j'ai toutes les fragilités.

Je lui dis : "Renéville ne vous arrive pas à la cheville". Son visage change : « c'est pas cela qu'on me dit. Je tiens trop compte de l'intelligence des gens ». Et un moment après : « Il y a trop de choses auxquelles je ne peux pas répondre. Ça s'enfoncé. Vous m'avez désarçonné tout à l'heure ».

J'écrirai sur la vieillesse.

Il se plaint d'être fatigué : « Je ne sais pas où je vais . Je parle à bâtons rompus. Jamais je ne fais ça. » - Est-ce que vous n'êtes pas bien ainsi ? lui demandé-je. Est-ce que vous ne vous amusez pas ? – Je m'amuse trop.- c'est vous qui êtes protestant.- Oui pour mon idée du devoir. De la tâche à accomplir. C'est énorme. [Quand il me dit qu'il écrira sur la vieillesse, je n'ose pas approuver. Mais ça me fait une impression énorme. C'est cela. Il faut qu'il s'arrache cela]

L'hôtel Littré.

Dîné dans la salle à manger du Rose-Hôtel. En sortant, il pleut à torrents « Et je n'ai pas d'auto, dit-il avec désespoir » - Mais vous avez un parapluie. Il me quitte en disant : « cette soirée-là, c'est inoubliable ». Il cite Bossuet. « Les jours de bonheur sont des clous d'or sur la muraille ». une œuvre d'art est faite ainsi, conclut-il. Près de la porte : « Vous voyez, tout était dans le livre. Est-ce que ça ajoute quelque chose ? –Oui beaucoup ». Il a l'air heureux.

« C'est son pinceau d'Ingres » m'a fait éclater de rire. Il rit aussi et ajoute : « Voilà ce que je ne mets jamais dans mes livres. C'est ce qu'on appelle de l'esprit ».

[21 mai. Michel : En tous cas, mon oncle, il m'est passé par-dessus la tête.]

J'étais l'aîné. Le second était le père de Michel. Il était plus grand, plus fort, plus honorable, plus travailleur que moi. On le prenait généralement pour l'aîné. Puis ma sœur, on la croyait plus âgée que moi. Puis un frère plus jeune, pas du tout littéraire. Ils étaient tous plus futés que moi.

Je n'ai pas gagné un sou avant 35 ans.

Que faisiez-vous alors ?

Je rêvais de(illisible)

Et ensuite ?

C'était comme un plomb à l'intérieur qui se promenait. Ça me faisait mal. Et il me semblait que quand il arriverait au cœur , ce serait la mort.

3 juin

A propos de l'attitude « punitive » de Breton, je dis à MF « il y a un passage dans votre livre.... ». Il m'interrompt : ça ne veut rien dire, ça ne compte pas, c'est des mots (il s'agit de la vengeance de Gouverneur).

16 juin

- J'ai toujours des réserves. Je marche sur le petit gicleur.

Avez-vous remarqué que je tends toujours à vous présenter ce que je fais comme une tactique, et vous me montrez toujours que c'est naturel.

Je ne leur dis pas mon secret. (je réponds : vous pourriez, ils ne sauraient pas s'en servir.)

(Il m'avait demandé de lui envoyer mon exemplaire pour le faire relier). Votre exemplaire, c'était extraordinaire, c'était quelque chose de vivant qui arrivait.

14 juillet (à Paris)

Mon petit lion, tu as été chic avec moi. Je peux laisser toutes mes armes, je sais qu'on ne me fera pas de mal.

11 août (Redon)

A table il me raconte des histoires d'inceste à la campagne. « Quand la mère prend un amant, l'homme est perdu ».

Il regarde les maisons : fenêtres hautes, rez-de-chaussée surélevés, barreaux de fer, portes épaisses. C'est la peur des inondations. Et la peur des matelots ivres qui se répandent dans les rues pour sauter les filles (il me regarde du coin de l'œil), pour terrasser les femelles.

Il me reparle du dîner avec Michel. « Il a été chic avec moi ».

Je lui raconte tout ce que j'ai retenu du dîner : « Tu m'as entièrement séduit ».

7 Septembre. Le Pouliguen

- Je tarde à m'endormir pour ne pas te quitter.

C'est l'anguille qui ne veut plus être une anguille. Elle est d'accord.

Je vaud mieux que mon physique.

10 Septembre

La suprême insolence, c'est d'insulter à la dignité humaine de sa propre personne.

15 Septembre

Sur la digue il y avait la pieuvre. Je n'aurais pas voulu qu'on la tue. Elle était propre.

Je n'aurais jamais cru que je pouvais être si gentil,

Non : devenir si gentil

Non : qu'on pouvait me faire être si gentil.

18 Septembre

Sur une estampe japonaise qui représente une scène de viol, la femme assise sur les genoux de l'homme.

« C'est un athlète. Il la tire vers le bas. Elle se défend dans l'espace. Elle n'a à lutter que contre ses propres langueurs. »

Je m'ennuie de m'endormir.

Le temps a filé comme un tord-boyaux.

Nos conversations n'ont pas de prix. Elles sont un jeu pour nous. Il ne peut y avoir de public, ce sont des schémas.

28 Septembre

Un vieux capitaine - carré- rouge - 30 ans de navigation, retraité à Belle-Isle. « Cette fois je veux voir une tempête ». Obligé de se mettre à quatre pattes. Ne peut s'approcher (de la mer). On n'y voit pas à quatre pas. Le brouillard, le vent, le bruit, tout est soulevé, effrayant. « Ben j'ai rien vu. C'était ça ».

7 Octobre Le Mans

La grâce saugrenue de ma fausse jeunesse. Le cheval qui bondit dans le pré. Quelque chose de naissant, de toujours naissant.

La mystique s'établit sur l'horrible.

Un prélat fragile et soyeux.

Ce qui me fait souffrance, c'est l'hémorragie intérieure.

Comme c'est agréable d'être assez jeune pour pouvoir le mal juger parce qu'il conduit mal (à propos de Mitard qui venait d'apprendre à conduire).

L'immense profit que je tire de toi. Je me nourris - donc je donne.

Sur une sainte en cire sous une espèce de cercueil de verre : « J'adore ça. Ce n'est pas une morte, c'est une femme pâmée. Regarde le travail, il y a un côté ouvrier. Et une espèce de fadeur. Elle doit être complète là-dessous, et charmante. La châsse me paraît dans le style Restauration ».

2 Novembre

Qu'est-ce qu'il fait ? Il monte la mort en épingle (en train d'écrire *Tête-de-Nègre*).

[sur un paysan qui jouait aux cartes quotidiennement avec le curé. Un jour le curé l'entreprend sur la religion]. « Ah...mon petit gars, je veux bien jouer aux cartes, mais pas de conneries, tu entends, pas de conneries ». [MF qui avait été témoin de la scène jubilait en la racontant]

[Histoire de deux fiancés qu'on empêchait sans doute de se marier]

La fille se jette du haut de la tour de la cathédrale. Le garçon redescend avant. Toute la jeunesse est invitée à l'enterrement . Le fiancé très calme. Il part aux sports d'hiver. Il a pris le dessus. Il demande à sa mère de lui acheter un pyjama. Il met un disque, se couche et s'empoisonne.

MF : "C'était un amoureux extraordinaire. La mort de la fille était une trahison. Lui a eu le courage."

Le père a une affaire de mœurs. Va passer devant les tribunaux. Le fils l'opère. Il ne s'en relève pas.

[déjeuner à Ingrandes, on revient par la rive droite]

La Vendée se signifie par les ravins.

J'achète des chaussures et je pense : « Oui, c'est ce qu'il me faut, elles me feront bien jusqu'au bout ».

14 novembre

On boit une bouteille de Saumur : « C'est l'esprit de ma mère ».

Tu es toujours présente, mais maintenant je te vois, je te touche.

15 novembre

Il faut des faux-plis. C'est avec ça qu'on écrit quelque chose.

Nerval, c'est un style de déambulation rêveuse et nocturne.

Tu as fait un geste d'amour extraordinaire, tu as pris ma main et tu l'as mise là.

16 Novembre

Il faut préparer au lecteur son sous-sol.

Il faut du ridicule, du biscornu, du pas ça.

17 Novembre

(Dans ce livre, *Le Rose Hôtel*) : Tout crie, tout hurle que je ne prends pas une femme dans les bras pour faire l'amour normalement avec elle.

(Dispute). Silence. Il allume sa pipe. Silence, moi aussi. Il parle : "D'habitude je n'explique pas. Je me tais. C'est une fuite. Mais pas avec Colette".

6 Décembre

C'est pas une femme, c'est pas une maîtresse, c'est un univers de vie.

Aimer c'est une manière d'être.

(Sur un ordre de religieuses) Elles ont une petite guérite comme ça, elles remuent tout le temps la tête pour y voir. Un ordre d'un orgueil monumental.

Le souvenir des moments est un aphrodisiaque qui prépare et facilite les suivants.

27 décembre

Tu m'as si bien organisé comme un insecte qu'on pique pour le faire vivre en un point, que je vis.

Je jongle avec des fémurs.

La frime, c'est la part du conscient.

Pourquoi veux-tu que je dise « je » d'un enfant qui faisait des pâtés en 1880 ?

La femme avait 32 ans, un amant de 19. Elle fait acheter un camion par son mari pour que le gosse puisse conduire. Et un jour elle met un maillet entre les mains du garçon. Que crois-tu qu'elle voulait ? elle voulait le plus, et encore.

28 Décembre

Ils se roulent sur un lit de cheveux : ceux que leurs parents se sont arrachés.

(Sur les raccourcis) Tu as vu un homme qui monte en plantant des poignards dans le rocher ? Non ? Moi non plus, mais c'est ça que je fais.

31 Décembre

Il n'est pas prouvé que j'aie lu Maurice Fourré. Je crache mon rêve au dehors. Mon rêve n'est pas pour moi.

1952

2 janvier

Crois-tu que j'aurais fait une belle tante ?

Oh oui.

Ç'aurait été une réussite inoubliable.

Je vais te dire : comme on se connaît nous, si ça n'existait pas, il faudrait l'inventer.

(Passe un vieillard croulant et bosselé) : « Ce que je fus, Bancroft ».

16 février

(de temps à autre). « C'est la mort qui vient de passer ».

(Sur une photo d'enfant) « Mes yeux sont deux pistolets de rire ».

3 mars

« Tu vois cette chambre, elle n'est pas faite pour y manger, il y a ce lit, les livres, le désordre sur la table, la machine à écrire, la poussière ; elle me rappelle mes repas de guerre quand on était au chaud dans un abri. Le même bien-être, la même chaleur, la camaraderie sous la lumière » (Il pense : et la mort autour).

24 mars

La cigarette du condamné. Elle est longue, c'est une celtique.

16 avril Angers

[à propos d'un bébé garçon dans une famille] « Les petites filles le regardent comme un objet délictueux et splendide ».

26 avril

Un homme pas plus qu'une femme ne doit être facile.
Je me moquais des occasions, cela ne m'intéressait pas.

18 mai

N'est-ce pas que je suis une femme manquée ?

25 juin

Si tu savais ce que je peux être fin quand je ne suis pas intelligent.
On va même être classique. On ne se refuse rien. On s'offrira même le luxe de l'économie de moyens. (à propos de *Tête-de-Nègre*)
On a des genres voyou, mais on peut être un chevalier.

15 juillet

Le mignon- spadassin.

4 septembre - A Piriac

Il me raconte l'apparition de la femme sans tête. Elle se promène dans la campagne avec un capuchon. Lorsqu'on regarde sous le capuchon, il n'y a rien.

1953 2 mai - Gouarec

Les portes encadrées des blocs mycéniens. C'est l'entrée du sépulcre.

Le pays du soir . Et l'aube est une aube d'agonie. C'est un pays de limbes.

1954 18 janvier

Etre maître de ses moyens, et n'être plus maître de sa biographie.
Il me dit : "Je lis ton livre. Je ne comprends pas. La résistance à l'état pur : je veux accepter. Je veux vouloir."

Lettre inédite de Maurice Fourré à Colette Audry

Angers ce Samedi 4-2 (1956 ?)

Ma chère Colette

Que deviens-tu ? Comment vas-tu ? --- Voici bien longtemps que je n'ai pas reçu de

tes nouvelles.

Lorsque je suis venu à Paris, abruti de rapides formalités diverses, j'escomptais le plaisir de te voir dès que débarrassé de ma lassante occupation ; mais la neige, le froid, la fatigue m'ont refoulé tout à coup- et l'acceptant parce qu'il était entendu que je devais incessamment revenir ; mais j'attends encore leur convocation. J.Paulhan était souffrant ; je ne l'ai eu qu'au téléphone ; et téléphonant chez André Breton, je n'ai pu prendre contact qu'avec sa femme, le temps me manquant. Au surplus mon appareil était mauvais : j'entendais mal, comprenant toutefois que J. Paulhan et A. Breton se mettaient d'accord au sujet de *Tête-de-Nègre*, semble-t-il.

Que penses-tu après l'avoir vue dans le texte de cette Mairaine exécutée comme un rapide brûlot en vue de réveiller le Rose-Hôtel et faire partir le Nègre, ce en quoi elle a en somme réussi ?

Moi je me suis rangé à ton avis sur un point de préférence. *Tête-de-Nègre* est un voisinage dont le poids manque à la Mairaine mais qui l'appelle. Mais il arrive ceci : la revue N.R.F, qui annonçait depuis le 1er Août la publication de la Mairaine dans ses colonnes, annonce maintenant, à la place, depuis le commencement de février *Tête-de-Nègre* , ce qui signifie donc que J.Paulhan en publierait des morceaux. Or A. Breton a, sur sa demande, la dactylographie de T. de N. entre les mains ; et il m'a demandé, avant sa lecture, douze pages pour une revue surréaliste qu'il va diriger, 1er n° trimestriel en Avril. Au téléphone J. Paulhan m'a indiqué le n° des pages qu'il se réservait, abandonnant à A. Breton choix libre dans les autres. La N.R.F. a imprimé sa réponse. J'attends celle de André Breton.

Le *Figaro Littéraire* de cette semaine publie cent lignes de A. Rousseaux, peu aimables pour la Mairaine et pour moi, ainsi que ?, moins malveillantes peut-être qu'au moment du Rose-Hôtel, contenant un canevas de l'intrigue susceptible de tenter des lecteurs qui se fichent de la littérature, mais disant que j'apporte dans un style défectueux, un reflet abâtardi du grand surréalisme. Peut-être ! mais comment pouvais-je descendre vers l'art et le genre « roman » sans laisser de côté une tentative en direction de l'obscur univers de merveilles, qui n'eut jamais au reste peut-être qu'une audience limitée et controversée chez les lettrés « patentés » ?_ Il appartiendra à Breton d'en juger, plus qualifié en tous les cas, cela apportera un petit quelque chose polémique, où *Tête-de-Nègre* dans la revue de Breton jetterait son pavé.

Ceci dit, dès que je serai sorti de la bousculade, je reprendrai mon 4è livre, imperturbablement. Mais si Angers n'est pas trop défavorable à mon travail, quelle sottise ambiance pour en recevoir les contre-coups !

C'est Julien Lanoë de Nantes (de l'ancienne N.R.F. et des Cahiers Verts chez Grasset) qui fera un papier sur la Mairaine dans la N.R.F. Il vient me voir demain.

Je te dirai que je serai bien content de voir sortir *Tête-de-Nègre* : tant de souvenirs y sont mêlés où je te retrouverai avec gratitude. Le seul relief prendra son ombre sur la

« Marraine » rigolante.

Rousseaux n'a *pas compris* que mon surréalisme était à *l'intérieur de ces mouvements changeants* plus que dans une forme qui se bafoue souvent !..

Je te souhaite bonne santé, Colette, pour toi et les tiens. Et je t'embrasse de tout cœur.

Maurice

Le Petit Cavalier

- Ça te plaît ici ? demanda-t-il

- Joliment, dit-elle.

- Qu'est-ce que vous avez fait le jour de Pâques ? Eh bien ! Il a chipé la camionnette de sa maison, qui est toute rapiécée, on s'est fait dépasser par toutes les autos sur la route, on s'est arrêté pour regarder, on a acheté des cartes postales, et puis il m'a emmenée dans un hôtel du temps de Gambetta, où il n'y avait personne.

- Dans une salle de manège, dit-elle.

- Avec une horloge à chaque bout. Quelle prodigalité, les gens n'avaient pas à se retourner. Et ça fait magique; pourquoi magique ? Parce que ça se correspond.

Elle regarda le cadran de porcelaine dont les longs chiffres bleus rayonnaient tout en haut de la cheminée pyramidale. Derrière elle, le même cadran plus proche, sur la même cheminée, flanqué des mêmes pilastres gras, couleur de crème.

Elle revint au premier : la même aiguille dorée y reflétait sans faute la même onzième minute. Sur une grande photo jaunie, un cavalier maigre au menton dur, en culotte blanche et petit chapeau de gendarme, brandissait sa cravache, tout droit, le dos à angle aigu avec la croupe de son cheval qui ruait haut.

- Un truc difficile, dit-il.

- Je sais, dit-elle.

- Tu sais tout. Ces imbéciles ont enlevé les lustres, ils ont mis des globes pour faire moderne. Des globes !

Sur leur rangée de tables, côté fenêtres, le soleil posait des quadrillages, le reste de l'immense pièce plongeait dans une ombre endormie; la salle était alezane. Haute et nette comme une nurse, la servante apporta les assiettes d'huîtres. Elle avait des yeux de commandement sous ses bouffants gris, mais la voix plutôt cordiale.

- Cette salle, dit-il, je la vois toute peuplée, ça va te paraître triste, peuplée de défunts, des élèves officiers, des lieutenants de cavalerie, des écuyers.

- Ce n'est pas triste, dit-elle, tandis qu'elle découvrait avec stupéfaction les chevilles de la serveuse, habillées d'invisible nylon.

- Les vois-tu, toi ?

Elle voyait. La porte du fond qui s'ouvre et claque, les trois lustres resplendissants, des jeunes gens qui s'interpellent, qui se campent devant les tables, le buste un peu renversé, comme sur la photo. Ventre effacé pour que pointe mieux en avant tout le cavalier à la jointure de ses cuisses actives. Les belles soirées de garçons, tandis qu'à leur fenêtre, sous le toit d'ardoise bien penté, les demoiselles rêvent à l'officier qu'elles

épouseront. Et dans la chambre conjugale, leur mère tire des plans d'entrevue, ou pense à son petit amant. Dans les beuglants de la ville, les filles bâillent en guettant le premier cliquetis d'éperons sur le pavé. Tout un peuple féminin couve son attente dans la nuit; le fleuve tournoie sous la lune entre deux quais de lait pétrifié. Les lustres se reflètent dans les bottes et les flacons, les garçons-rois boivent le mousseux.

La serveuse emplît leurs deux verres, et posa sur la table une carafe de rosé gris en verre givré.

- Qu'il est bon, dit-elle.

- Tu vois, ils vous servent ça sans histoires, dans une carafe bête, mais les propriétaires d'ici savent s'expliquer avec un vin. Maintenant, on a mis des tanks en garnison, des types en salopette tachée de cambouis.

"Tant pis, tant pis, pensa-t-elle méchamment. Tant pis pour leur douceur de vivre."

- Ils mangent dans des brasseries, sur les nouveaux boulevards.

Un couple entra, la femme grande et étroite, en chandail zébré, lui anonyme. Ils s'installèrent, la femme leur tournant le dos, et commencèrent à parler à mi-voix.

- Des gens qui sont ensemble, dit-il. Je dis : ensemble. Et celui-là, à côté, as-tu vu ses yeux affreux ?

Mais l'homme était de profil. Un pensionnaire; il y avait devant lui une poche à serviette et des médicaments.

- Il devait vendre des étoffes, déclara-t-il.

- Des étoffes ? dit-elle, étonnée.

- Oui, des draps de fantaisie pour uniforme.

Elle n'était pas convaincue, mais admirait qu'il eût toujours des idées; chaque nouvel objet exigeait de lui et déclenchait une réponse turbulente; jamais celle qu'on aurait attendue.

À ce moment, l'homme se tourna vers eux, et elle aperçut deux yeux ternis comme des éclats de bouteille usés par la mer. Et si c'était un notaire ? Un huissier ? Elle renonça.

- Tu crois qu'elle est vierge, la serveuse ? demanda-t-elle.

- Penses-tu ! Mais c'est qu'elle l'a voulu. Parce que cette femme-là savait se défendre.

Elle avait circulé jadis entre les tables bruyantes, le front dégagé sous ces mêmes bouffants, blonds alors, et ne baissant pas les yeux. Et aujourd'hui, gainée d'élégance et d'autorité, elle semblait, dans ce décor périmé, moins conservée que parvenue à son point de perfection. Pas l'ombre d'un regret sur son visage, ou de cette meurtrissure des survivants qui appelle l'apitoiement des passants pour s'y réchauffer.

- On n'imagine pas ce que ce peut être d'avoir à supporter tout le temps les yeux des parents, dit-il.

Elle suivit son regard, et rencontra, deux rangées plus loin, contre un mur aveugle, une petite figure au ras de la table, à demi cachée par une vieille dame. En face d'eux,

un vieux monsieur.

- Il faut toujours qu'il soit le centre. À toute minute, poursuivit-il avec mauvaise humeur, et comme s'il en voulait aussi à l'enfant.

- Il est tranquille, dit-elle. Il ouvre bien les yeux, il accepte bien son état d'enfant.

- C'est pourtant vrai. Vois-tu la vieille ?

La vieille avait des yeux de lapin suspendu par les oreilles.

- Elle n'est pas méchante, dit-elle.

- Pas du tout.

Le grand-père mastiquait paisiblement. La salle était vide, rousse et vide; le double tic-tac des horloges, les tintements de vaisselle faisaient un écho de carrousel au fond d'un coquillage. Ils avaient tous l'air de voyageurs de troisième classe qui se sont glissés dans la salle d'attente en velours des premières. Et là-bas, sous l'horloge, le mince cavalier les écrasait de son uniforme présomptueux et sec, de son geste inutile, de son regard distrait par un attention éperdue et invisible. Dehors, dans le ciel, les cloches de vêpres s'étaient mises à sonner; la bande de soleil se rétrécissait sur les nappes.

- Ils sentent le passé, dit-il; personne n'ose élever la voix.

Le petit garçon dévala de sa chaise et se risqua autour des tables proches. Il s'immobilisa pour les regarder tous deux fixement à distance.

- Je lui ai cligné de l'œil, expliqua-t-il.

- Naturellement, dit-elle.

- Maintenant il a un semblable ici.

Ni effrayé, ni même amusé, l'enfant regardait de toutes ses forces. Soudain, il tourna le dos et s'éloigna, prit son élan, revint au petit pas de course et s'arrêta net à trois mètres de leur table pour les considérer de nouveau.

- C'est toi qui m'as appris à regarder les enfants; maintenant je les regarde en m'imaginant qu'ils sont aussi grands que moi, et ça donne des résultats extraordinaires.

L'enfant avait repris son manège; il caracolait avec plus de fougue, évitant de justesse la chaise de l'homme aux yeux de verre, occupé à ronger son fromage. Enhardi, il se rapprocha. Il pouvait avoir quatre ans. Il portait des pantalons longs de cow-boy, avec un passepoil blanc sur le côté. La troisième fois, il aboutit à un mètre de leur table, et, tout le temps que dura sa contemplation, il demeura planté, les mains enfoncées dans ses grandes poches. Ses yeux châtains rayonnaient d'un immense intérêt; le neuf de la vie, la liberté se ruaient en lui. Là-bas, les grands-parents un peu assoupis buvaient leur café. Les mains pointées en avant sous l'étoffe, l'enfant tendait sa culotte comme un drapeau. Toute sa fierté, son pouvoir d'étonner. Quand il revint pour la quatrième fois, il avait glissé les mains dans ses poches revolver. Il piaffait, levait haut les genoux.

- Voilà qu'il va devenir assommant, grogna-t-il. C'est ainsi dès qu'on les regarde.

- Que peut-il faire, dit-elle. Il était sage, il ne savait même pas qu'il s'ennuyait, et toi tu l'as tiré de là, tu l'as choisi contre tout espoir.

- Je l'ai distrahit follement ?

- Tu l'as séduit.

Il la regarda du coin de l'œil.

- Parfaitement, dit-elle, il est fou de toi.

L'enfant faisait des petites voltes précipitées.

- Il sent ses limites, dit-il.

- Il ne sait plus ce qu'il voudrait.

La grand-mère, tassée sur sa chaise, se reposait. Le grand-père s'était fait servir un petit verre.

- Tu crois qu'ils auront des cavaliers comme celui-là au bureau de tabac? demanda-t-elle.

- Sûrement. Et si tu veux, on ira du côté des écuries tout à l'heure. Il doit en rester quelques-unes. Les boxes se faisaient face des deux côtés d'une longue pelouse. Ouverts à mi-hauteur. De chaque box sortait une tête de cheval; comme une perspective de reflets entre deux miroirs. C'était une distraction pour eux de se regarder. La perspective se brisait, une tête disparaissait; elle réapparaissait en mâchonnant son foin. C'étaient de beaux chevaux.

- Tu as fait beaucoup de cheval ?

- Moi ? Jamais eu envie.

Elle rit de ce désintéressement passionné.

- Mais un homme de cheval, je sais ce que c'est, dit-il. Un orgueil de cavalier pour qui les piétons n'existent pas. Une vie consacrée au cheval.

Le drapier achevait de plier sa serviette. Il se leva et partit, les yeux durs sous ses paupières mortes. La vieille dame venait de se lever aussi, et s'entretenait avec la serveuse, dans un léger brouhaha de cris étouffés. Toutes deux se penchaient sur le petit pétrifié :

- Mais voyons, mais ce n'est pas possible ... le pauvre petit.

La grand-mère emportait l'enfant dans ses bras; on aperçut par-dessus son épaule un petit visage fripé, racorni.

- Il a fait pipi dans sa culotte, dit-elle.

- Oh, je vais lui faire des grimaces.

- Non, non. Tu ne peux pas. C'est de ta faute. Tu l'as magnifié, tu l'as arraché à ses gonds. Écoute bien, c'est toi qui l'as poussé au désastre.

- Je n'y aurais pas pensé, dit-il rêveusement. Ce pantalon de gloire, devenu l'objet de son indignité.

- Il ne souffrira pas souvent comme ça dans la vie, dit-elle.

- Tu crois ? Et moi qui aurais rigolé; je lui aurais fait des grimaces. Je l'aurais piétiné. Je n'avais pas vu.

Il réfléchit.

- Ce sont des prises d'homme.

- Oui, dit-elle.

- Et puis je lui aurais dit : "Tu as mouillé ta culotte, et alors ? Et après ? Ta grand-mère la nettoiera, va. Elle est là pour ça." C'est-il bien homme aussi ?

- Oui, dit-elle en riant.

- Tu es ravie ?

- Oui.

Devant eux, le jeune couple se leva et glissa sans hâte jusqu'à la porte. Il le suivit des yeux en constatant :

- Quelle importance, cet affreux chandail ? On la prend comme elle est, elle le sait.

Le grand-père payait l'addition. Le verre d'alcool réchauffait sa peau d'un rose framboise stagnant, qui ne parvenait pas à envahir toute la joue. Les deux pendules se renvoyèrent trois coups; on ne savait pas laquelle faisait à l'autre son écho précipité. La grand-mère ramenait le petit garçon par la main. Il se tenait très droit, les yeux baissés dans son visage redevenu lisse.

- Il est pacifié, dit-il.

- Mais il ne nous regarde plus. Il a renoncé. Il se mit à gratter sa pipe avec une allumette.

- Je connais une femme, je vais te dire : elle a trouvé un homme qui l'aime.

- Je sais, dit-elle.

Colette Audry

La Nuit du Rose-Hôtel

"Une nuit viendra, Jean-Pierre, où, du coucher du soleil au lever du jour, tu auras vécu ta vie tout entière; et de ces heures magiques naîtra une lumière qu'au cours de ton existence tu tiendras entre des doigts tremblants."

Cet avertissement (cet "horoscope", dit l'auteur), adressé vers le milieu de ce livre extraordinaire au personnage qui dit "Je", ouvre un triple fond. D'une part, en effet, la nuit du Rose-Hôtel ici racontée est l'instant culminant de la vie de Jean-Pierre. En second lieu, l'histoire de cette nuit se présente, sinon comme l'image, du moins comme l'équivalent de toute une vie - celle du narrateur-auteur - , le chiffre laissé par un passager sur cette terre. On aime à penser, enfin, que le livre est bien né une nuit d'illumination, qu'il est cette lueur propre où l'artiste s'est une fois reconnu, lueur conservée, protégée, patiemment dirigée ensuite sur tous les plans et les enfoncements des choses, devenue intérieure aux choses, véritable phosphorescence.

Ce qui frappe d'abord, en effet, c'est que l'auteur fait entrer dans le domaine poétique des éléments restés jusque-là en dehors. Nous assistons à l'électrification d'une zone réfractaire, celle de la gentillesse un peu naïve, de la vieillesse minable, de la quotidienneté un peu sordide et de la pauvreté décente, toutes choses qui n'ont accès d'ordinaire à l'œuvre littéraire que sous le patronage de l'ironie et du dégoût. L'ironie n'est pas absente de ces pages, mais elle ne grince jamais. Le dégoût est remplacé par la tendresse.

Dans ce modeste hôtel de passe, proche de la gare Montparnasse, la féerie essentielle se déploie entre les quatre murs du bureau de réception, parmi une assistance composée de la trop rose patronne, ancienne dame de lavabos, des deux garçons d'étage, d'un groupe de vieux pensionnaires des mansardes ("où les commodités sont à la turque") et d'un couple un peu anémique de fiancés. Et toute la magie violente, joviale, ou navrante des amours de rencontre, qui se déroulent dans les chambres du dessus, n'est évoquée que comme une sorte de jeu de marionnettes, léger, puéril, inconséquent - gracieux au reste - et sans plus d'importance que le tintement des clés au tableau d'entrée, signalant l'arrivée ou le départ de clients d'une heure.

L'écart poétique nécessaire à toute transfiguration du réel, cette distance que doit se ménager l'auteur pour le monde, perdant son caractère d'ustensile, cessant d'apparaître comme un champ de manœuvre ou de combat, comme un objet à transformer, devienne un pur objet de contemplation, s'obtient le plus souvent par le spectacle de l'impuissance humaine : alors l'élan inemployable, refusé, dédaigné, reflue en lyrisme. C'est pourquoi la poésie s'enlève d'ordinaire sur un fond de désespoir ou d'irréparable, de beauté inaccessible, de passé irréversible. Cet effet est obtenu ici d'abord par l'état de vieillesse

des personnages appelés Ambassadeurs (ne sont-ils pas, justement, des ambassadeurs de poésie), sortes de déchets sédentaires, parasites menus, capables de vivre seulement de leurs souvenirs et de la vie des autres; en second lieu, par l'atmosphère calfeutrée de ce bureau sur cour, où viennent se projeter, comme dans la boule de cristal d'une voyante, tout le dehors et tout le passé. Il n'en faut pas plus pour que le lecteur se croie plongé dans la rose obscurité d'une petite caverne platonicienne, peuplée de réminiscences et d'ombres chinoises. Par ce jeu d'ombres et de reflets, les qualités s'échangent, le sordide se poétise, tandis que l'étrange s'apprivoise. On ne saurait prendre moins de façons avec le mystère, ni se le rendre plus présent.

Un lien unit tous les personnages : ce sont tous gens de l'Ouest, issus de Bretagne ou du Val de Loire, comme l'auteur. Fleuve, brume, océan, et pluie, ce livre est sous le signe de l'eau. Mais c'est le fleuve qui domine, et qui impose au récit les lenteurs, les remous, les caprices de son cours. Avec tout le paysage qui se mire en éclairs, et le paysage humain, M. Fourré est l'homme de ce terroir fluvial, un des plus *cultivés* de France. Il s'est fait lui-même son pays pour écrire son livre. Non que les descriptions abondent, au contraire. Mais le récit se trouve comme pris dans le réseau du pays, et chacun de ses moments est présenté comme une échappée de paysage en mouvement. À l'extrême ouest du fleuve se dresse Nantes, "l'importatrice légendaire de nègres et de bananes"; l'estuaire annonce les pays d'outremer, et l'on glisse du terroir natal aux contrées tropicales, du village familial aux paysages imaginaires.

L'imprégnation du récit par un certain paysage naturel et humain se double, sur un autre plan, de l'imprégnation par un certain individu : l'auteur (lui-même, comme nous l'avons vu, préalablement accordé au paysage). Si nous connaissons le paysage intérieur de M. Fourré, ce déploiement de souvenirs, de rêves, d'amusements, de bizarreries, d'histoires vécues ou entendues, ce panorama de préférences qu'est un homme, cet homme-là en particulier, nous reconnaitrions à chaque page que le livre figure l'homme, comme il figure l'Anjou. L'auteur, à cet égard, n'est pas dans une situation foncièrement différente de celle du lecteur, car on ne peut se considérer ni se retrouver soi-même comme on fait un paysage.

"Qu'y a-t-il, se demande-t-il, qui attire Rose dans ces méandres fantaisistes qui bordent le gouffre de sourde angoisse ouvert sur les rives diaprées et les infinis tournoyants du songe?"

La question demeurera sans réponse. Mais cette connaissance impossible de l'auteur par son lecteur n'est, par ailleurs, ni nécessaire, ni même souhaitable. Nous *re-*connaissons le paysage, mais l'homme, il est bon que nous le pressentions et découvriions seulement.

Voici tous les personnages réunis ce 21 juin, sous la présidence invisible d'un certain Léopold, autour du souper de boudin noir et de rosé d'Anjou offert par Madame Rose. Ils ne se sépareront qu'à l'aube. Ce réveillon est une communion entre les présents, mais

aussi des présents avec les absents (réels, imaginaires, morts). C'est enfin une fête que l'auteur se donne à lui-même et un repas où il s'offre à son lecteur sous les espèces d'une fantasmagorie allusive. Tout est allusion ici : Montparnasse au Val de Loire, Nantes aux pays exotiques. Allusion, la poche centrale du tablier de Vespasien, le garçon d'étage. Le tableau de minuterie est allusion "au déplacement des forces amoureuses dans les chambres. En un dérobement incessant, tout indique autre chose que soi-même. Jusqu'à l'épigraphe du livre (empruntée à Sainte Thérèse d'Avila) : "La vie n'est qu'une nuit à passer dans une mauvaise auberge", qui nous rappelle en sourdine et obstinément que la vie est une auberge *espagnole* où l'on ne trouve que ce que l'on apporte; et ce diction plus familier pourrait également présider à la transfiguration mystique de la petite réunion du Rose-Hôtel en une sorte d'assemblée de Rose-Croix.

Il en résulte une perpétuelle ambiguïté. Ambiguïté qui semble bien hanter l'auteur, puisque les personnages du livre eux-mêmes vont par deux : il y a deux garçons d'étage, un grand et un petit, Charlemagne et Vespasien. Il y a deux Rose, une vieille et une jeune, la patronne de l'hôtel et sa nièce Rosine. Il y a deux Blanche : Blanche, *sœur* de Rose, et *Hermina*, l'histoire de l'une faisant écho à celle de l'autre. Oscar Gouverneur, doyen des Ambassadeurs est le *second* du mystérieux Léopold, demiurge lointain, mais toujours présent, du Rose-Hôtel, inspirateur de Madame Rose. Des personnages ont deux noms : c'est Rosine, dite Kiki, Jean-Pierre, dit le Dada, Désiré Butin, dit Beau-Désir. Tonton Coucou, n'est-ce pas aussi Léopold ? Madame Bouteille, l'intruse du début, se révèle aux dernières pages être Blanche. Et dans une des plus délicieuses scènes du livre, le couple des fiancés devient un quatuor, chacun des deux ayant à ses côtés l'enfant qu'il fut autrefois. Un jeu de miroirs - le miroir d'eau du fleuve Loire - dédouble les images à l'infini. Où est l'objet ?

Même jeu de reflets dans la chaîne du récit : "C'est un carnaval d'instant, où, parmi les rires et les rêves, un drame possible appelle et chasse tour à tour un drame plus possible encore."

Tous les événements sont racontés par la bande. Les scènes de la séduction de Blanche par Beau-Désir, et d'Hermina par le dompteur Christobal, qui formeraient le point culminant d'un récit ordinaire, sont précisément esquivées. De ces épisodes, nous savons seulement qu'ils ont eu lieu, et quel fut leur retentissement, proche ou lointain. En revanche, l'agonie solitaire d'Hermina Gouverneur, telle que l'*imagine* son mari (qui n'y assistait pas) est décrite avec tant d'insistance qu'elle demeure pour nous un des moments essentiels du livre.

L'extrême de l'ambiguïté et de l'allusion, c'est ce personnage d'Hermina Gouverneur, dont son mari nous apprend successivement qu'elle était "démunie" même de "l'autonomie d'un enfant de deux ans", qu'elle parcourait le monde en tournées triomphales et que sa vie était une torture, que son dévoué Oscar Gouverneur la promenait dans une espèce de pousse-pousse en évitant les éventaires de *bracelets* et de

chaussures, qu'elle écrivait avec sa bouche et qu'au moment de sa mort "aucune main d'agonisante n'a passé sur les draps blancs". Hermina Gouverneur est une femme-tronc, mais tout au long du discours de son mari, le mot n'est jamais prononcé. Seulement, dans une île des Antilles, un soir, au fond d'une caverne enfumée d'aromates où se déroulait une cérémonie rituelle, le doyen des Ambassadeurs a contemplé un affreux symbole : "La danse lente et onduleuse d'un tronc humain où toute vie des bras et des jambes était abolie, sous le flamboiement de sorcellerie qui giclait d'une tête immobile et comme morte".

Toute cette histoire pourrait être une devinette. En fait, le lecteur n'essaye pas de chercher, il attend que l'énigme se devine toute seule. Et tandis qu'il attend s'est tissé peu à peu le portrait d'un personnage étrange, à la fois prestigieux et impuissant, fragile et au cœur téméraire, qui vagabonde sous la désolation du soleil tropical. Et comme l'énigme n'est tout de même pas très difficile et qu'on a plus ou moins compris dès le début, on demeure tout le temps sensible, par en-dessous à la cocasserie du phénomène. Sous les fastes de l'aventure, se tapit une plaisanterie de mauvais goût, mais la subtilité des rapports entre les deux époux, la sinistre poésie des ciels torrides n'y perdent rien. Et Hermina Gouverneur, tel le Grégoire de Kafka, restera dans notre mémoire comme une créature hybride en état de métamorphose permanente.

La solennelle mélancolie de son histoire, remémorée au milieu de la compassion générale de l'assistance, n'est pas plus altérée par l'impertinence de l'auteur que ne peut l'être la voix d'un violoncelle autour de laquelle vient s'enrouler une petite flûte. De même, d'un bout à l'autre du récit, le recueillement, la révérence, et toutes les grâces poétiques du ton - bulles de savon et odeur de sacristie - ont pour antidote une ironie qui frise la perfidie. Sur un autre plan, les gentillesses petites-bourgeoises des personnages ne compromettent jamais la maîtrise d'expression de l'auteur. Rosine peut bien parler de "son petit papa" et le doyen des Ambassadeurs appeler sa femme "Madame Gouverneur", M. Fourré, lui, a le don de l'imprévu quand il veut choisir ses mots. D'une mouche à la tête à moitié coupée dont pendent les deux gros yeux, il écrit, par exemple, qu'elle s'envole "avec son sévère bagage", d'une chiquenaude faisant ainsi chavirer le sens d'un adjectif et notre imagination avec.

Un passé millénaire, un paysage aussi humanisé que celui du Valois, la beauté du prler tourangeau, la paix des traditions et des bons petits sentiments, tout cet héritage s'éparpille dans les fusées de l'hallucination et de l'ironie au moment même où on célèbre son culte. Nous comprenons sans peine qu'une si tendre dilapidation ait ravi les surréalistes. Pour trouver un analogue à ce livre d'une infinie patience et d'une infinie liberté, il faudrait imaginer quelque chose comme le mélange de *Sylvie* et d'*Aurélia*.

Colette Audry

Les Temps Modernes n° 62 - Décembre 1950

Maurice Fourré vous dit : "Lisez Soledad"

Au moment où va sonner l'heure de la distribution des Prix Littéraires consacrés aux meilleurs romans, on se doit de rappeler, parallèlement à cette importante compétition, **Soledad**, l'ouvrage théâtral de Mme Colette Audry, que publie aujourd'hui en volume les Éditions Denoël, après un accueil triomphal sur deux scènes parisiennes.

Avec cette pièce, Colette Audry a réussi une gageure. Non seulement l'unanimité de la critique a considéré **Soledad** comme la révélation théâtrale de l'année", mais, en quelques semaines de cette année 1956, elle a été couronnée de trois prix : le Prix Pelman du Théâtre, le Prix des "U" (destiné à la pièce la plus originale), et le Prix Paul Hervieu, décerné par l'Académie française.

Trois Prix !...

Il s'agit en effet d'une œuvre tout à fait exceptionnelle.

"Pièce qui captive de bout en bout", a dit dans *l'Express* Robert Kanters. Des personnages qui non seulement parlent juste et pour dire quelque chose, mais vivent corps et âme, une tragédie moderne, un conflit de l'amour et de la politique, à la manière de Corneille, et qui touche tout le monde, parce que la politique n'y est pas texte de propagande, mais prétexte à crise intérieure : voilà ce que Mme Colette Audry a réussi !"

Jacques Lemarchand, dans *Le Figaro littéraire* : "L'histoire que raconte Mme Colette Audry n'est pas une histoire de héros de légende et d'assassins fous, c'est une histoire d'homme faibles, orgueilleux, et chez qui le courage, lorsqu'il surgit, est le vrai courage: conscient, et fait de lucidité et de volonté. C'est une histoire qui se déroule en la présence constante de la mort, et qui est pathétique, parce qu'elle respire l'amour et la vie ..."

Mutations ... Solitude et Mort ! ... Dans le beau texte concentré des trois actes de **Soledad**, dépouillés de la présence ou des indiscretions du talent de ses acteurs, la pensée glisse à pic, avec des familiarités sévères et saisissantes, hors des franges du gouffre où les âmes meurtrières se profilent en filigrane, à l'appel du néant ...

Coquetteries guerrières ... Verbe décapité ... Stylisations brûlantes du sang, délicieusement double, sur l'acier glacé des dentelles, ou la bure ... Héroïsme espagnol ... Ascétisme ... Étranges charmes ...

L'auteur ? Née à Orange. Ancienne élève de l'École normale supérieure de Sèvres. Agrégée de Lettres. Professeur dans un lycée parisien.

Elle a publié un recueil de nouvelles (*On joue perdant*, 1946) et un autre (*Aux yeux du souvenir*, 1947), une étude politique sur Léon Blum, en 1955. Elle a construit plusieurs dialogues de film, dont celui de *La Bataille du Rail*.

Lisez **Soledad** !

Maurice Fourré

(*Le Courrier de l'Ouest*, 13 novembre 1956)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Claude Grimbert, la "Marraine", et moi

par Jean-Pierre Guillon

Nous avons la tristesse d'annoncer aux membres de l'AAMF le décès de notre trésorier, Claude Grimbert, survenu le 29 janvier 2004. L'incinération a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise, où l'Association était représentée par Béatrice Dunner, Alain Tallez, Bruno Duval et Jean-Pierre Guillon. Tous, nous pensons à la peine de celles et de ceux qu'il laisse derrière lui.

Comme le document suivant m'était personnellement destiné, je ne puis faire autrement que de dire quelques mots de nos relations : sinon la lettre qu'il m'envoya en 1990, déjà sibylline par certaines allusions intimes, le serait encore plus pour la majorité des lecteurs.

Claude Grimbert était mon ami. Nous nous sommes rencontrés à la fin des années soixante, à Tiaret, en Algérie, où le hasard avait voulu que nous fussions nommés tous les deux enseignants en coopération : nous évitions ainsi la caserne et le service militaire. Entre nous, et nos épouses respectives, ce fut la sympathie immédiate : les rencontres, les promenades, les découvertes étaient quotidiennes, et nous avons même partagé, pendant deux années consécutives, la même maison, près de Mostaganem. Derrière, il y avait le vieux castel de Petrus Borel, le Lycanthrope, et devant, la mer.

Il y a eu la découverte d'un pays étranger, d'un climat différent, et d'une nature toute neuve, et bien sûr, les discussions sur l'art et la poésie, le soir, dans notre petit égrégore, rythmées par le seul bruit des vagues toutes proches. Claude et Jacqueline lisaient beaucoup plus que nous; moi, je m'en tenais à ce qui me tombait sous la main, car les journaux et les livres étaient rares dans la région : Freud, Bram Stoker, Thomas Hardy, Emily Brontë, dans de vieilles éditions de poche. Aucun souvenir que les œuvres de Maurice Fourré aient été évoquées entre nous, puisque nous ne connaissions (moi, en tout cas, à l'époque) que son nom.

Chacun de son côté, après le retour en France : les occasions de retrouvailles s'espacèrent, bien entendu, mais au moment des vacances scolaires, le couple Grimbert passait souvent nous voir en Bretagne. Ce fut le cas en juillet 75, où leur venue dans le

Finistère, prévue de longue date, différée, annulée, reconfirmée, puis enfin annoncée précipitamment, coïncida avec ma découverte d'un livre inconnu de moi, *La Marraine du Sel*, de Maurice Fourré. Comme le rappelle Claude dans sa lettre, j'avais fait état de ce réseau de coïncidences dans un récit ultra-subjectif, publié dans le numéro 5 de la revue *Phases*, qu'il est inutile de reprendre ici, puisque je viens d'en dire l'essentiel. Je sentais bien qu'il y avait, dans le sous-sol de cette histoire de rencontres et de hasards, comme un malaise caché, ce que me confirma, quinze ans plus tard, la lettre de mon ami, que voici dans son intégralité; même si quelques passages peuvent en sembler obscurs, elle montre en tout cas qu'il y a des œuvres de l'esprit qui trouvent, ou peuvent trouver, longtemps après, des résonances inattendues chez certains individus, jusque dans leur tréfonds le plus intime, et l'histoire de leur propre passage sur terre. La critique littéraire n'y voit sans doute que du feu, puisqu'elle s'occupe de tout autre chose, mais c'est la poésie qui peut y trouver son compte, comme qui dirait, dans certains cas, celui d'une bombe à long, très long retardement, dans le domaine du langage comme de la vie.

PS Pour compléter le portrait de Claude¹, j'ajouterai (on l'aura d'ailleurs deviné) que c'était un homme d'une grande culture, de la Grèce ancienne à l'Allemagne moderne. C'est ainsi qu'il a traduit des poèmes de Gertrud Kolmar, ainsi que son récit *Une mère juive* chez Léo Scheer, et un livre magistral de W.F. Otto sur les dieux de la Grèce, en collaboration avec Armel Morgant (Payot). Loin, mais si proche du Fourré que je lui fis connaître, notre dernier projet commun en ce sens fut de traduire en français des nouvelles inconnues de W. Jensen, l'auteur de *Gradiva*, à commencer par celle qui ouvre son recueil des *Puissances souveraines*, *Le parapluie rouge*. Mais tout cela est tombé à l'eau, avec la vie qui s'en va. Adieu, l'ami.

JPG

¹ La revue Po&sie fera dans son prochain numéro une place aux poèmes de Claude Grimbart (NdR)

LETTRE À JEAN-PIERRE GUILLON SUR LA MARRAINE DU SEL

Paris, ce mercredi 26 septembre 1990

Mon cher Jean-Pierre,

Paradoxalement, ce qui me frappe aujourd'hui dans *La Marraine du sel*, c'est ce qu'on y lit de vérifiable. Je ne suis jamais allé à Richelieu, mais quand Philippe Audoin dit avoir constaté combien Fourré s'était assimilé la cité du Cardinal, je le crois. En contrôlant ce que j'ai pu, je me suis régulièrement heurté à la réalité. La fantaisie si déliée n'est pas la maîtresse unique et absolue du roman. Pourtant, à l'époque où je commençais à le lire, je n'imaginai pas qu'il pût être un miroir de la réalité. Je n'y voyais que reflets de ma vie personnelle.

C'est un de nos souvenirs communs. Au début de l'été 1975, tu m'en parlas, dans des circonstances, restées à ce jour très troublantes, que tu racontas pour le numéro 5 de *Phases*. Je n'éprouvai sur le moment nul besoin de le lire en entier. Je pensais que rien ne méritait d'être ajouté à ce qui venait d'avoir lieu : Champtoceaux, que tu découvrais simultanément dans ma vie et dans le roman de Fourré, et la morbidité de ta lecture annonçant la mort de Jehan Mayoux². Mais je ne te disais pas ce qu'il y avait de plus et qui devait revenir en force au printemps dernier, quand tu me demandas d'écrire au sujet de *La Marraine du sel*.

À la mi-juillet 75, j'étais retenu à Champtoceaux. Tu me croyais souffrant. Je ne souffrais de rien. Je suis resté deux jours dans le noir avec la sensation de l'anéantissement. Tout s'arrange, dit Alfred Capus (1858 - 1922), cité par Fourré. Je le dois pour ma part à ton télégramme, daté du 15, et à la perspicacité de Jacqueline, qui décida que nous partirions aussitôt vous rejoindre en Bretagne. A notre arrivée, nous avons appris que Mayoux était mort le 14. J'avais failli mourir pour un autre ou un autre était mort à ma place.

Un mois plus tard, m'envoyant un exemplaire, tu me forçais la main. Je lus enfin le roman de Fourré, que je commençais à envisager autrement que comme un révélateur accidentel.. Je me laissai prendre à la simplicité de la trame dominée par la

² Poète surréaliste né à Chèvres-Chatelars (Charente) en 1904. On lui doit, chez GLM, *Ma tête à couper* (1939) et *Au Crible de la Nuit* (1948). Dernier recueil: *À perte de vue*, hors commerce, Ussel, 1958 (cf. La Poésie surréaliste, par Jean-Louis Bédouin, Seghers, 1964).

maladie l'agonie et la mort de Mariette Allespic. Je suivis son jeune amant Clair Harondel dans ses hésitations à Richelieu et son errance à travers les pays de Loire, jusqu'à son retour in extremis. Je devinai que la mort de l'héroïne étant inéluctable, l'action est déterminée par trois interrogations, liées à ses talents prétendus de magicienne: sa culpabilité quant à la mort de son mari, son intention d'entraîner son amant dans la mort, sa capacité à lui fournir la clef de son destin. Trois questions - trois réponses, qui sont chacune un pas de plus dans l'incertitude: un sans doute, un peut-être et une énigme. Avec la deuxième, je me retrouvais plongé dans ce que je voulais oublier: peut-être en effet le chat Tabou est-il mort pour Clair Harondel. Le livre avait l'air d'un rêve, fait par un autre, où ma vie se reflétait.

Dès lors, je fis attention à un autre indice, qui m'avait d'abord échappé. Quand Clair Harondel marche, la nuit, dans les rues glacées de Richelieu, il songe à Pétersbourg, cité plus grandiose, bâtie elle aussi par un despote, et à Pouchkine, qui chanta un autre hiver plus nocturne et mourut à la fleur de son âge, en cela semblable aux beaux suppliciés du Cardinal. Or l'année précédente, dans le prolongement de ma paternité récente, à Champtoceaux même où mes parents s'étaient installés depuis peu, j'avais appris, sans avoir su soupçonner jusque-là son existence, qu'en réalité mon père, mort à Auschwitz peu de mois après ma naissance, était russe.

Égaré par ce faisceau d'indices, j'en ai voulu chercher d'autres. C'était un subterfuge, qui préparait le malaise éprouvé quinze ans plus tard, quand, l'ayant souvent relu pour sa composition savante et ses inventions verbales, je m'avisai qu'il ne parlait, depuis son titre, que de parenté par procuration. Amant de Mariette Allespic et de dix ans son cadet, Clair Harondel, dont on ne sait rien de l'enfance, n'est-il pas à ses yeux comme un fils? Ne l'est il pas pour son mari Abraham Allespic ? Lequel laisse, à sa mort une orpheline, qui se superpose à une autre orpheline, que le même Abraham Allespic aurait rencontrée jadis, et avec qui il se serait montré paternel avant de la séduire. Laquelle à son tour lui aurait raconté son amour malheureux pour un garçon qui s'appelait déjà Clair Harondel. Et pour boucler la boucle, le vrai Clair Harondel éprouve un sentiment plus que fraternel pour Florine, la fille en fleurs d'Abraham et de Mariette Allespic.

Le roman de Fourré s'est manifesté de plus en plus, ces derniers mois, comme un rappel à l'ordre. Et quand je me persuadais qu'il recourait fréquemment à des réalités très vérifiables, je n'en étais pas rassuré. Ce qu'il ai de plus inquiétant sous l'aspect de la fantaisie s'en trouvait durablement justifié, exactement comme un rêve est accroché de tous ses ongles, pour prolonger l'angoisse, à notre état de veille.

Pourtant, à travers les forêts de mes désordres, ces recours à la réalité, dont je ne te ferai pas le rapport dans ce morceau d'autobiographie, m'offraient un début d'apaisement. Si je ne pouvais m'échapper, je n'étais plus le seul, chacun pouvant à son gré observer ce que j'observais. Mais il y a mieux. Je le dois aussi à l'un des détails que

j'ai pu vérifier.

J'ai longtemps cru que Fourré avait imaginé la citation de Montesquieu qui sert d'épigraphe à son roman et qui intriguera Clair Harondel. Or elle est authentique. On la trouve, non dans un prétendu *Carnet secret*, mais dans le recueil connu aujourd'hui sous le titre *Mes pensées*. Elle est toutefois incomplète : "Les deux plus méchants citoyens que la France ait eus : Richelieu et Louvois. J'en nommerais un troisième..." Fourré a écarté la fin de la note: "Mais épargnons-le dans sa disgrâce!" Je crois qu'il a voulu désorienter toute hypothèse inutile, Vauban sans doute, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il faut garder en creux la phrase effacée, Fourré se trouvant comme en disgrâce, lui aussi, à l'époque où il écrivait *La Marraine du sel*, puisqu'il désespérait que soit publié *Tête-de-Nègre*, après le succès de *La nuit du Rose-Hôtel*.

Si l'hypothèse est retenue, Montesquieu est le rêveur de Fourré, et je ne suis pas loin de mon point de départ. Mais simultanément, je vois ce qui me crevait les yeux. J'avais observé que tout fonctionnait par trois dans le roman, de la trame et de la structure à une infinité de détails que je ne t'énumérerai pas : il suffit de compter. Coquetterie d'auteur ? Je l'ai pensé. Procédé d'insistance emprunté aux contes, pour marteler le destin ? C'est probable. Mais avec la citation de Montesquieu, la trinité prend un tour différent. Car des trois termes, le troisième est le plus nécessaire, tout en étant sans nom et presque effacé. C'est lui qui fait qu'il y a trinité, c'est-à-dire à la fois trois et un. Sans lui, il n'y aurait jamais qu'un plus un, chacun des deux restant séparé de l'autre. Quel est donc ce troisième? Moi-même répond Clair Harondel, sans trop y croire encore, avant de gommer sa réponse. Moi-même, a pu penser Fourré, qui a effacé la fin de la citation. Et pourquoi le lecteur ne serait-il pas tenté lui aussi de dire: moi-même?

Désormais, tout est en place et tu auras compris de quelle unité ou trinité il s'agit. Reste à en retrouver confirmation un peu plus loin, dans le chapitre *Le billot de cristal*, qui introduit aux deux suivants, situés au milieu de la partie centrale: le récit du rêve où Clair Harondel, métamorphosé en Abraham Allespic, vit ce qu'aurait vécu son futur rival à une époque où lui-même, si j'en crois mes calculs, n'était pas né encore. Pouchkine est là de nouveau pour rappeler qu'on peut toujours se métamorphoser en un autre, ou réciproquement. Mais comment l'un peut-il vivre ou mourir pour un autre ? Un tiers est nécessaire. Tant qu'il reste inconnu ou incertain, cet intercesseur terrifie, son pouvoir étant supposé surnaturel. Il maintient autour de lui le climat de l'horreur magique. Clair Harondel vient de se remémorer comment des mariés de cire ont fondu au soleil, huit jours avant la mort d'Abraham Allespic. La magie tient son pouvoir infernal des soupçons qui demeurent, malgré le verdict des médecins qui ont conclu à la mort naturelle. Or ce tiers n'a rien d'un inconnu. Loin d'être extérieur à Clair Harondel et à Abraham Allespic, au rêveur et à celui qu'il rêve être, il est déjà nommé : c'est moi-même, c'est le rêveur lui-même, c'est Clair Harondel qui, avant que de rêver qu'il est Abraham Allespic, préalablement se dédouble en Clair Harondel et Moi. Le troisième,

c'est le Moi désincarné qui a seul la possibilité de changer intégralement de personnalité dans le rêve. Et quand il sort mal réveillé de son rêve, Clair a le sentiment qu'il est toujours trois. D'où les trois verres, retrouvés sur le comptoir, et l'incertitude où il est de savoir qui boit, et quel verre, et qui est en danger d'en mourir : M. Allespic déjà mort, Mme Allespic en train de mourir, ou Moi qui ai servi d'intercesseur entre un rêveur et son rêve. Dans les trois cas, Clair Harondel sort de l'aventure indemne.

Tout s'arrange, est-il dit au début du rêve. Tout est possible, jusqu'à l'effroi, mais tout s'arrange. Les personnages, trois par trois, ne vont cesser d'échanger leurs rôles, mais à la fin ce n'est qu'un chat qui meurt pour Clair Harondel.

Si La Marraine du sel m'est longtemps apparue comme un rêve, il me reste à transposer. Fourré m'y invite, par la multiplication de ses allusions littéraires. Champtoceaux, Pouchkine et Tabou (qui n'est pas qu'un chat) ont eu tant de présence en un lieu où je ne les attendais pas qu'à deux reprises, à quinze ans d'intervalle, j'en fus profondément perturbé. Je ne pouvais pas voir l'évidence : qu'un lecteur aussi se dédouble et projette en un récit qui ne lui appartient pas un Moi sans droit d'intervention, mais doté du pouvoir d'être affecté par les événements qu'il a vus en terre étrangère. Reconnu ce Moi, le danger ne disparaît pas, mais l'effroi s'éloigne, grondant longtemps encore, comme un orage assourdi qui suit le cours de grands fleuves.

Quand tu me demandas de parler de *La Marraine du sel*, je pensai à la géographie du roman qui, pour être exacte et vérifiable, n'a rien de décoratif. Je pris des notes, mais n'arrivai à rien, trop enserré dans les réseaux où se liaient livre et vie personnelle. La copie que tu m'envoyas d'un extrait du carnet où Fourré préparait un dernier roman m'a convaincu de la légitimité de ma recherche : la Loire y est désignée comme un fleuve mythique. Mais un danger s'y devine avec les deux poussées du Sud exercées sur Angers et Nantes. Plus calme aujourd'hui, je crois pourtant déplacé de présenter une étude objective. J'avais besoin de te montrer le dernier virement des choses. Je te dirai seulement que j'ai suivi de près les déplacements de Clair Harondel sur les cartes. Jusqu'à Bressuire, il n'y a pas de problème. Mais où est située Sainte-Christine-la-Forêt? Égaré par l'expression "Vendée militaire, je l'ai vainement cherché du côté d'un Saint-Laurent vendéen. Mais plus loin dans le roman, la localisation dans les Deux-Sèvres est explicite et l'on est tout près de toucher au but : à 13 km. au Sud de Bressuire, on trouve un La Chapelle-Saint-Laurent plus conforme au texte et, tout près, un Rocher (à défaut de Pas) de la Vierge. Mais de Sainte-Christine-la-Forêt, toujours point de trace.

Ce roman est plein de pièges. Fourré le jugeait "plus à pic" que ses précédents. Je me garderai de rien trancher ou conclure. Sainte-Christine-la-Forêt est la clef énigmatique, livrée posthument par Mariette Allespic, du destin de Clair Harondel. Il faut aller sur place. Cet été, j'ai manqué, le faire. Mais nous n'avons pas pu voir ces

amis dont le village est voisin de La Chapelle-Saint-Laurent (je le sais par les cartes) et qui naguère ont acheté du linge avant appartenu à Marie Besnard, la Mignonne de Loudun, dont Fourré s'inspira pour Mariette Allespic. Je suis resté plus au Sud, au-delà du second fleuve. Je n'en ai pas fini. Mais je suis sans appréhension d'en savoir davantage.

Je t'embrasse,

Claude-Nicolas Grimbert

Rien à Getter

Le 5 février dernier, nous étions quelques amis de Maurice Fourré à nous retrouver, parmi la famille, les amis et les élèves de Claude Grimbert, au Crematorium du Père-Lachaise, pour assister à son incinération d'autant plus cruelle qu'elle ne pouvait manquer de nous rappeler, à quelques années de distance, celle de son épouse Jacqueline. La cérémonie terminée, nous nous réunissons dans un café voisin où, venu de Rennes pour la circonstance, Jean-Pierre Guillon, le seul d'entre nous à avoir bien connu Claude, égrène quelques souvenirs personnels, empreints de toute son affection. Puis, peu enclin à s'appesantir, le fondateur de l'AAMF nous parle d'une exposition dont il a eu vent, celle d'un Ami de Maurice Fourré, Paul-Armand Gette, rencontré l'année dernière à Château-Gontier (cf. *Fleur de lune*, n°6) et devenu depuis membre de l'Association. Sitôt dit, sitôt fait, nous sommes trois à nous rendre rue Quincampoix, où la nouvelle Galerie Agnès b occupe, en face de Beaubourg, les locaux de l'ancienne Galerie Jean-Fournier: belle permanence des hauts lieux artistiques de la capitale.

À notre surprise, l'espace sur rue de la galerie est dévolu à une librairie artistique. Au-dessus d'un présentoir réservé aux volumes qui lui sont consacrés, l'artiste a sélectionné quelques-unes de ses lectures favorites, parmi lesquelles seule manque ... *La Nuit du Rose-Hôtel*, pourtant mentionné sur la liste. Est-ce à dire que l'édition de poche du titre, dans la collection *L'Imaginaire*, est déjà épuisée? L'essentiel, c'est que, dans la mémoire de Gette comme dans la nôtre, Fourré soit vivant.

Munis de ce viatique tout spirituel, nous traversons une cour intérieure pour découvrir, divisé en plusieurs salles, le vaste espace qui abrite la première exposition de quelque importance qui ait été consacrée à Gette depuis les années quatre-vingt. C'est le triomphe de la couleur *rose*. Absent en librairie, le *Rose-Hôtel* semble avoir été tout entier transporté ici, depuis les jardins hantés par les nymphes jusqu'à la salle de bain et ses serviettes roses, exaltées par la voix même de l'artiste qui s'entretient avec ses modèles.

C'est un enchantement.

Au sortir de l'exposition, toute entière consacrée aux relations personnelles de P.A. Gette avec l'intimité féminine, notre seul regret est que l'ami Claude n'ait pu la voir pour y puiser la force de survivre. Mais peut-être, après cette renaissance, est-il déjà un peu moins mort.

B.D.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tel&fax : 01.42.64.83.54
email : tontoncoucou@wanadoo.fr
Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez, B. Duval
Elle est envoyée à tous les membres de l'Association.
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 3 euros (frais de port inclus).

Les auteurs sont seuls responsables des articles qu'ils confient à la rédaction.

Pour adhérer

**envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF, au siège,
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris**

**Cotisation annuelle : 20 euros
membres bienfaiteurs : 75 euros et plus.**

**Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin
de nombreux membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré toute la place
qu'elle mérite**

Fleur de Lune n° 10 - avril 2004